

Deux Mondes du 15 mars poursuit la publication. Les fragments qui se rapportent à l'« origine des *Petites Cardinal* » sont précédés de ce bref commentaire de M. Daniel Halévy :

Ludovic Halévy, qui fréquentait assidûment l'Opéra et ses coulisses, y avait l'occasion d'observer les danseuses et leurs mères; il notait dans ses *Carnets* les propos entendus. Ces notes devaient lui fournir la matière de *Monsieur et Madame Cardinal* et des *Petites Cardinal*. Les lecteurs de la *Famille Cardinal* verront, en lisant les lignes qui suivent, combien l'œuvre littéraire est proche de la réalité, ici saisie au vol.

Ce que les lecteurs de la *Famille Cardinal* n'ont pas vu dans ces lignes, c'est la part de collaboration de Degas.

Il était un grand spécialiste de l'humour, rapporte Maurice Talmeyr (1), et on n'était pas sans savoir, bien que le public l'ait toujours ignoré, comment il avait collaboré, au point d'en être un peu l'auteur, à *Monsieur et Madame Cardinal*, *Les petites Cardinal*, *La famille Cardinal et Madame Cardinal*, la fameuse série de romans de Ludovic Halévy. Une vieille et intime amitié les avait liés. Halévy habitait rue de Douai. Une fois par semaine, Degas dînait chez lui, le retrouvait les autres soirs dans les coulisses de l'Opéra, où ils avaient chacun leur champ d'études, l'un pour sa peinture, l'autre pour ses romans, et ils ne se quittaient pas. Il y avait, dans le corps de ballet, une jeune et jolie danseuse, la petite B..., qu'accompagnait toujours, sans jamais la perdre de vue, une mère à la fois burlesque, importante et déclamatoire. Degas avait tout de suite reluqué en elle une trouvaille pour un humoriste, se l'était conquise en la flatant, et lui demandait avec un respect spécial son avis à propos de tout : « Madame B..., lui disait-il sans sourciller, vous qui êtes le bon sens et l'expérience en personne, vous dont tout le monde apprécie le jugement, vous qui..., vous que..., vous dont on connaît..., vous, madame B..., que pensez-vous de... ? » La mère B... l'écoutait en se rengorgeant et, d'une voix péremptoire, avec une prononciation de vieille concierge autoritaire qui faisait ronfler les r, lui répondait par une série de considérations et de maximes d'une solennité savoureuse, surtout lorsqu'elles étaient des maximes de vie galante... Le soir même, elles étaient transmises à Halévy et, quelques mois plus tard, avaient le plus grand succès dans la série de la *Famille Cardinal*.

Ludovic Halévy ne cite même pas le nom de son bienfaiteur, discret et si précieux collaborateur. M. Daniel Halévy, qui professe une haute estime pour le talent et le caractère de Degas (2), réparera sans doute cette injuste omission quand il publiera en volume les carnets de son père. — AURIANT.

§

Une curieuse lettre de Mme Rossini (Olympe Pélissier). — L'Opéra venait de représenter *Robert Bruce*, partition faite de pièces et de morceaux empruntés (avec son consentement) à Rossini, et le *Journal des Débats*, par la plume de Ber-

(1) Maurice Talmeyr : *Souvenir de la Comédie Humaine*, Paris, 1929, pp. 130-131.

(2) Voyez sa préface aux *Lettres de Degas*, recueillies et annotées par M. Marcel Guérin, Paris (1931).

lioz, avait été cruel à ce *pasticcio*. La seconde Mme Rossini, Olympe Pélissier, furieuse, à la lecture des journaux de Paris, adressa, *ab irato*, cette lettre au directeur de l'Opéra, Léon Pillet. Vengeance bien féminine contre une critique déplaisante! La lettre est écrite de Bologne. Nous en respectons l'orthographe et la ponctuation.

Le 16 février 1847.

Enfin je viens de lire mon cher Monsieur Pillet votre lettre à Rossini, avec quelle impatience je l'attendais, vous avez été pour moi un sujet de longue préoccupation, en me croyant abandonner (*sic*) à ma propre indignation contre un certain Stéphen Heller, je m'étais fait ma vengeance, que vous devez connaître, puis je retrouve dans votre lettre tous mes sentiments... Rossini a toujours été à moi ce que la divinité est à ma croyance, son génie Immortel est tel que devant lui tout doit se prosterner, l'homme avec ses vertus, son élévation; ne me préoccupe plus lorsqu'il s'agit de ses œuvres, de ses divines mélodies qui vous revelent l'âme et vous font croire à l'Eternité. En lisant dans la critique musicale du 17 janvier (1) une lettre adressée au directeur du musical World par M. Stephen Heller, que vous dire, en parcourant avec *Stupeur* ce gâchis d'injures de périphrases Stupides énoncées avec autant de trivialité que d'ignorance, d'impudence et de mauvais goût, mon sang se figeait dans mes veines, mes joues se coloraient du pourpre de l'indignation, pensant à la sottise d'une telle nature incomprise par moi jusqu'à ce jour, que résoudre, moi, femme, ou autrement dit atome, pour venger une injure qui dépasse toutes les prévisions humaines je me suis mise à l'œuvre, j'ai adressé au directeur des Débats une caisse contenant deux magnifiques Oreilles d'Ane, comme première suscription à M. Bertin, gérant en chef des Débats, comme seconde à M. Hector Berlioz, célèbre compositeur de musique, pour remettre à son illustre ami Le Moderne Midas, ou autrement appelé Stephen Heller. Les Oreilles sont enveloppées avec paille (foin). Tout cela m'a pris un temps infini, les oreilles n'étaient jamais de ma satisfaction, j'ai voulu créer une imitation qui provoque à l'ouverture de la Caisse une Hilarité franche et de Bonne Aloï, la dite caisse, je l'espère, sera ouverte devant le directeur ou des employés des Débats, il est de toute impossibilité que ce Don n'arrive pas à son adresse puisque j'ai attaché aux Oreilles en frontispice l'article du 17 janvier, persuadée que M. Bertin ne soit charmé de renvoyer à qui de droit la dite décoration. Aujourd'hui que j'ai en vous un ami sur lequel je puis compter, veuillez avec vos relations vous informer si la caisse est parvenue. La caisse n'a été remise à la diligence que le 14, ma lettre précèdera l'Envoi de quelques jours. Enfin, mon cher Léon Pillet, quelque soit l'impudeur de M. Stephen Heller, il s'abstiendra dans l'avenir d'émettre son opinion, il comprendra que les hommes veulent que l'on rende à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Rossini ne sait rien de tout ceci, son sang-froid est tellement en opposition avec ma nature que je m'en inquiète au point d'en être malade... Il se moque joliment de M. Stephen Heller, il ne connaît pas ce misérable même de nom, il prétend que ce monsieur a bien le droit d'avoir son opinion et qu'il faut la respecter : *così sia per la mia*.

A vous toutes mes sympathies, elles vous suivront partout puisqu'elles vous sont acquises par la gratitude.

Votre dévouée,

O. ROSSINI.

(1) Du Journal des Débats.

(Adresse):

Monsieur

Monsieur Léon Pillet

directeur de l'academie royale
de Musique

Paris. (1)

(Cachet postal: BOLOGNA 15 FEB. 47.)

J. G. P.

S

Les fossés du Champ-de-Mars. — L'écho paru dans le numéro du 15 janvier dernier du *Mercury*, signalant que Parmentier avait voulu, en 1786, essayer des cultures nouvelles dans les fossés du Champ-de-Mars, ajoutait qu'aucun document iconographique, parmi ceux qui figuraient en novembre dernier à l'exposition du *Champ-de-Mars par l'image*, à la mairie de la rue de Grenelle, ne rappelait les expériences tentées dans la plaine du même nom, pour faire pousser des pommes de terre.

On y pouvait voir, par contre, une gravure donnant un aspect, pendant l'occupation des alliés, en 1814, de ces fossés que revendiquait Parmentier en 1786.

Dans son *Lacenaire ou le romantisme de l'assassin*, M. Lucas-Dubreton a rappelé le duel survenu, au début du règne de Louis-Philippe, dans ces fossés du Champ-de-Mars, entre le célèbre assassin et le neveu de Benjamin Constant.

Celui-ci, à la suite d'un coup douteux dans un tripot du Palais-Royal, avait dit à son partenaire:

— Mon nom parle en faveur de ma loyauté; on ne peut en dire autant du vôtre, que je ne connais pas; aussi ai-je été un sot de jouer avec vous.

— Monsieur, répondit Lacenaire, si mon nom n'est pas connu, le vôtre ne l'est que trop par les sauts de carpe qu'a exécutés monsieur votre oncle pendant les Cent-Jours.

Une rencontre au pistolet fut décidée.

Constant visa le premier et manqua son adversaire. Celui-ci prit son temps, et le neveu du tribun tomba, la poitrine percée.

Lacenaire raconta que la vue de cette agonie ne lui causa aucune émotion et pensa qu'il en pouvait accuser une disposition particulière de la nature, « une insensibilité qui n'est pas ordinaire ».

Cette insensibilité devait être mise à plus rude épreuve. On se rappelle que le couteau de la guillotine s'étant refusé à descendre jusqu'à lui, Lacenaire, le col pris dans la lunette, dut atten-

(1) Autographe à la Bibliothèque du Conservatoire.